

# Alondra Nelson

*Après Obamacare :  
Les nouveaux enjeux  
de la politique de santé  
américaine*

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Valentine Vasak

*De toutes les formes de discrimination et d'inégalités, les injustices qui touchent à la santé sont les plus choquantes et les plus inhumaines...*

Martin Luther King, Jr., 1966

Les Américains, toutes couleurs de peau confondues, ont exprimé leur surprise lors de l'élection de Barack Obama il y a quatre ans (et sa réélection le mois dernier). Beaucoup d'entre eux ont avoué qu'ils ne pensaient franchement pas voir les États-Unis dirigés par un président d'origine africaine de leur vivant.

À l'heure où le gouvernement Obama esquissait les grandes lignes de sa politique, de nombreux Américains étaient loin d'imaginer vivre assez longtemps pour connaître une réforme profonde du système de santé. Pourtant, une fois encore, le premier président noir des États-Unis a déjoué toutes les attentes.

Quand enfin la « Loi sur la protection des patients et des soins abordables » (Patient Protection and Affordable Care Act) a été votée au forceps l'été dernier, après confirmation de la constitutionnalité du projet de loi par la Cour Suprême, l'équipe d'Obama est parvenue à surmonter la résistance partisane acharnée des conservateurs qui avaient déposé un recours légal contre cette mesure. Le gouvernement Obama a également triomphé du scepticisme ambiant qui régnait parmi les détracteurs de la loi mais aussi parmi ses défenseurs. En effet, de nombreuses personnes estimaient qu'il était impossible de remanier profondément la politique d'aide sociale américaine, au vu des nombreux échecs présidentiels en la matière au cours du siècle précédent. Les Américains gardaient à l'esprit l'exemple récent de Bill Clinton, dont les tentatives avortées de réformer le système de santé ont marqué la mémoire collective.

Il est évident que cette nouvelle politique de santé publique permet des progrès tangibles et décisifs. Comme le démontre son nom complet, l'un des acquis fondamentaux de la réforme sera de protéger les patients des abus des compagnies d'assurance. Ainsi, « Obamacare » (le surnom de la loi) protège les patients des cessations et refus arbitraires de couverture maladie. La loi contraint également les assurances à réinvestir la majeure partie de leurs gains dans les soins aux patients, plutôt que dans les profits de l'entreprise. Enfin, fort heureusement, les assurances ne pourront plus légalement invoquer un prétendu « état de santé particulier » inhérent aux femmes pour leur imposer des frais supérieurs à ceux des hommes.

Obamacare prévoit d'améliorer l'accès aux services médicaux grâce à un régime public/privé qui permet d'un côté d'étendre aux plus démunis et aux personnes âgées la couverture santé prise en charge par l'État fédéral, et de l'autre, de souscrire plus facilement une assurance santé auprès de compagnies privées. Par conséquent, la réforme devrait permettre de faire baisser le nombre de personnes non-assurées ou mal-assurées de 50 millions à environ 20 millions, soit une baisse significative du nombre d'êtres humains vivant dans le besoin ou la souffrance.

Mais le parapluie social d'Obama n'abrite pas tous les Américains. Les soins médicaux resteront difficilement accessibles pour ces 20 millions d'Américains qui ne connaissent ni les épreuves de l'extrême pauvreté, ni la prospérité tranquille de la classe moyenne. Pris dans le fossé qui sépare ces deux réalités, ils se retrouvent acculés dans le purgatoire social d'une existence sans soins ni assurance.

Comme nous le rappelle la voix poignante de Joan Didion dans son excellent recueil *The White Album* (1979), l'assurance santé n'est pas le remède à tous les maux. La prose lumineuse de Didion serpente à travers les années 1960, s'arrêtant en chemin pour observer les grands événements culturels qui ont jalonné cette époque. L'essai qui donne son titre au recueil relate une rencontre médicale douloureuse : en octobre 1967, le cofondateur des Black Panthers, Huey P. Newton est conduit à l'hôpital d'Oakland Highland à la suite d'une altercation avec la police durant laquelle deux agents ont été blessés, dont un mortellement. Au cours du même rassemblement, le dirigeant radical noir est touché d'une balle à l'estomac et blessé à la jambe. Tandis que Newton, allongé dans

la salle des urgences, se vide de son sang, Corrine Leonard, l'infirmière de service ce soir là a d'autres préoccupations : son assurance maladie. Elle déclarera :

« J'ai entendu gémir et grogner. Je me suis approchée, et il y avait ce nègre. Il s'était pris une balle dans l'estomac et à ce moment là, il ne semblait pas souffrir le martyr... Je lui ai demandé... s'il était couvert par la compagnie d'assurances Kaiser, et il m'a répondu : "Oui, oui. Allez chercher un docteur, vous voyez bien que je saigne..." Et je lui ai demandé s'il avait sa carte Kaiser et ça l'a énervé et il m'a dit : "Allez ! Allez me chercher un docteur là-bas, on m'a tiré dessus"... Je lui ai dit qu'on allait devoir vérifier s'il avait bien une assurance. »

Didon avoue au lecteur qu'elle-même n'était pas certaine que Newton était assuré. Elle a tout d'abord interprété ce moment comme « l'exemple classique de la confrontation entre la figure historique de l'Autre et l'ordre établi dans ce qu'il a de plus impénétrable », jusqu'à ce qu'elle apprenne que « Huey Newton était bel et bien couvert par l'assurance maladie de la fondation Kaiser. » Même s'il était assuré, Newton l'activiste n'était pas un patient viable ou un client à qui l'on accordait du crédit. Il n'a pas été traité avec compassion ni soigné tout de suite. À cette époque comme à la nôtre, l'accès au soin nécessitait une carte de membre, mais ce sésame ne garantissait aucunement la compassion.

Conjointement à cette problématique de l'éthique du diagnostic et du traitement, on constate que les personnes qui bénéficieraient le plus de la protection sociale universelle intériorisent l'idée selon laquelle la santé est un luxe et le signe d'une morale élevée et non un droit inaliénable. Ce sentiment reflète le succès de la campagne idéologique menée par les conservateurs américains qui ont inventé l'expression « médecine socialisée », fer de lance de la rhétorique des opposants à une politique de santé publique commune. L'influence de cette conception est flagrante, notamment à travers le témoignage de cette mère célibataire, recueilli par le Washington Post : « Je me sens irresponsable... Je n'ai pas l'impression d'être une personne à part entière parce que je n'ai pas de couverture santé. »

Ces exemples sont édifiants. Ils nous révèlent combien il est ardu d'inscrire l'égalité d'accès aux soins dans le cadre législatif. Rendre obligatoire la vente et l'achat d'assurances médicales comme le prévoit Obamacare ne résout en rien les causes profondes de la pénurie de soins aux États-Unis, telles que les inégalités socio-économiques qui ne cessent de se creuser. Mais on voit également se répandre la conviction que certains citoyens sont indésirables parce qu'ils ne sont pas assurés, ou parce qu'ils sont jugés indignes de considération et ne peuvent donc prétendre à aucune bienveillance.

Durant les siècles précédents, les épidémies touchaient toutes les classes sociales sans distinction et il était alors sans doute plus facile de voir dans quelle mesure les politiques de santé publique concernaient l'ensemble de notre communauté. À présent, nous entreposons les personnes privées de soins à part, elles sont parquées dans des prisons, des zones de conflits, des camps de réfugiés, mises à l'écart. La distance géographique et sociale nous empêche d'appréhender notre profonde interconnectivité corporelle.

Les nouveaux enjeux de la politique de santé américaine ont été mis en évidence par Obamacare : à travers ce qui a été concrétisé, c'est-à-dire la privatisation et la stratification accrues du système de santé, mais aussi à travers ce que la réforme passe sous silence, c'est à dire l'affirmation d'un droit à la santé. Les solutions ne sont sans doute pas à chercher du côté des législations formelles, mais touchent plutôt au domaine éthique, aux droits de l'homme. Pourtant, comment imaginer que ces remèdes puissent être administrés, à une époque où l'on assassine impunément, dans un monde où chaque bombe larguée par les drones meurtriers de l'armée américaine porte en elle une menace de mort mais aussi l'idée que certaines vies humaines sont moins importantes que la vôtre ou que la mienne ?

Tout comme il était naïf d'imaginer que l'élection du premier président noir sonnerait le glas de l'inégalité entre les races et inaugurerait une soi-disant « Amérique post-raciale », il serait erroné d'imaginer qu'Obamacare mettra fin aux inégalités d'accès aux soins. Comment penser qu'une réforme du système de santé peut changer la situation en profondeur, alors même que la valeur des vies humaines est hiérarchisée ?

---

**Valentine Vasak** prépare actuellement un doctorat sur l'œuvre du dramaturge américain Edward Albee à l'université de Paris IV (Sorbonne). Agrégée d'anglais, elle réalise régulièrement des traductions dans plusieurs domaines (sous-titrages de films, articles...).